



Alain Joly
Bach,
maître
spirituel

Bach, maître spirituel

Alain Joly

Bach,
maître spirituel

Tallandier
SPIRITUALITÉ

© Éditions Tallandier, 2018.
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3161-6

À la mémoire
du pasteur Jacques Fischer

En réponse à l'amicale et exigeante sollicitation de l'éditeur pour écrire ce livre, je n'ai pas voulu rédiger une nouvelle biographie du *Cantor* de Leipzig. Beaucoup d'ouvrages sur Bach ont été publiés mêlant histoire et musicologie, parfois un peu de spiritualité, avec, souvent, des approximations, des partis pris ou des résumés simplistes au sujet de la foi luthérienne. On ne trouvera ici ni un récit chronologique de sa vie, ni un essai de décryptage systématique de son écriture musicale, ni l'approche raisonnable de l'appropriation par lui d'un environnement culturel et religieux. J'invite simplement les lecteurs, sans exhaustivité, comme par touches impressionnistes, à la rencontre d'un être intérieur lumineux, vivant dans un monde pensé et assumé, et dont la musique exprime ensemble le meilleur de l'aspiration au divin et quelque chose que l'homme est en capacité de recevoir d'au-delà de lui-même.

BACH, MAÎTRE SPIRITUEL

Les monumentales études de Karl Geiringer, traduites de l'américain, et d'Alberto Basso, traduites de l'italien, restent les références majeures, ainsi que les travaux incontournables des deux éminents spécialistes, Martin Petzoldt, en Allemagne, et Gilles Cantagrel, en France. Avec le charme littéraire de leur temps, on lira encore avec profit les textes classiques d'Albert Schweitzer, Théodore Gérold, Julien Tiersot et André Pirro. Notre bibliographie, à la fin du volume, sera une sélection de ces auteurs et de quelques autres, les plus sûrs, à notre avis.

Notre discographie sera, sans prétention, celle qui a accompagné la rédaction de cet ouvrage, et je la présente comme une sorte de discothèque à la limite de l'improbable, constituée de coups de cœur, de trouvailles fortuites, de classiques indispensables et d'auditions assidues. Y figurent, de Bach et de plusieurs autres compositeurs, toutes les œuvres mentionnées dans le livre.

Pour être au plus près du sens littéral et de la saveur des mots allemands et latins, et pour leur conserver, quand l'occasion l'y oblige, la spécificité du langage du temps, ou des singularités théologiques, j'ai traduit les textes de ces deux langues, ce qui, parfois, affinera ou corrigera les versions de livrets de disques et celles qu'on peut trouver

BACH, MAÎTRE SPIRITUEL

sur Internet, ou dans les ouvrages de mes prédécesseurs.

Des amis – je les en remercie de grand cœur – m’ont encouragé durant les semaines de mûrissement de ce livre. À d’autres, j’en réservai volontairement la surprise. La perspective de leur offrir, ainsi qu’aux lecteurs inconnus et bienveillants, un écho murmuré de joies célestes audibles dès ici-bas m’accompagnait lors de l’écriture, à l’ouverture de chaque nouvelle page. Je fus le premier émerveillé qu’on puisse ressentir qu’on n’est jamais loin de la grande nuée de témoins, et que Johann Sebastian Bach nous priait encore d’y entrer. Assigné à cette hauteur, l’écouter réapprend l’humilité.

Paris, le 11 mars 2018,
Dimanche de *Laetare* (Réjouissez-vous),
quatrième du Carême.

Ouverture

Lorsqu'en décembre 1717, des voitures transportant meubles, partitions, instruments de musique arrivaient dans la petite cité de Köthen où le nouveau *Capellmeister* (maître de chapelle) de la Cour allait emménager, avec son épouse Maria Barbara et leurs quatre enfants, Johann Sebastian Bach sortait de prison. À Weimar, où il avait été organiste et, depuis le 2 mars 1714, *Konzertmeister* (maître de concert, qui est un rang en dessous du maître de chapelle) du duc régnant Wilhelm Ernst, Bach s'était entêté dans une attitude conflictuelle. Insatisfait à tout point de vue des traitements qu'on lui réservait, déçu probablement aussi de la nomination d'un nouveau maître de chapelle de la Cour, il avait demandé son congé avec obstination – à la longue on le lui accorderait, puisqu'il venait d'être embauché par le prince d'Anhalt-Köthen. Le duc avait cru bon de le faire arrêter et emprisonner quelques jours, afin qu'il méditât un

peu sur les conséquences de son comportement, et qu'il en goûtât les désagréments.

Du 6 novembre au 2 décembre 1717, il fut donc enfermé dans la vieille tour qu'on montre encore à Weimar, où il mit à profit cette retraite forcée pour commencer, semble-t-il, de classer ses préludes de chorals pour l'orgue, le futur recueil de l'*Orgelbüchlein* (le *Petit Livre d'orgue*, BWV 599-644). Dans la minuscule Bastille ducale, on lui avait laissé le loisir de travailler – comme, dans l'exact même temps, Voltaire, embastillé depuis le 16 mai, bénéficiant du régime particulier de la lettre de cachet dans la grande prison royale du faubourg Saint-Antoine, à Paris, corrigeait sa première tragédie et préparait de nouveaux vers insolents.

À cette époque, Bach était déjà célèbre en Allemagne, dans les cercles professionnels et aristocratiques. À la célébration du Vendredi saint de cette année, le prince de Saxe-Gotha-Altenbourg l'avait fait venir pour diriger la musique d'une passion dans la chapelle de son château, alors que le poste de *Capellmeister* était vacant suite à la mort de son titulaire Christian Friedrich Witt. Bach avait probablement été approché afin de prendre la succession. Quelques semaines plus tard, à la fin du mois de septembre, profitant du passage à Dresde de l'organiste et claveciniste français Louis Marchand, dont la réputation était

OUVERTURE

effrontément européenne, on avait eu l'idée de mettre en présence les deux grands musiciens, en organisant une sorte de joute d'improvisation et de virtuosité, que le comte Jakob Heinrich von Flemming, devant un public admiratif, aurait accueillie chez lui.

Nommé le 5 août *Capellmeister* du prince d'Anhalt-Köthen, voici Bach, cinq mois plus tard, descendant de voiture, reçu par les intendants du prince Leopold et prenant ses fonctions dans un environnement différent de ce qu'il a connu précédemment. Car la Cour de Köthen est calviniste, ce qui signifie, en ce temps-là, qu'on exécute très peu de musique au temple le dimanche et dans les occasions de fête, et que, la fonction de maître de chapelle ne prévoyant pas d'obligations liturgiques, il n'a pas à composer ni à jouer d'œuvres religieuses. Pouvait-il mesurer alors le bonheur qu'il vivrait auprès de ce prince, ami des arts et musicien lui-même, sans avoir, surtout, à subir les étroitesse et remontrances d'autorités ecclésiastiques ?

Avait-il songé à cela en s'y engageant ? Sa musique pour Dieu ne serait plus sur commande, et bientôt, sans doute, sa musique tout entière serait pour Dieu sans destination fonctionnelle. Mieux, elle serait en apparence pour les hommes d'abord – et intimement pour Dieu. Mais les

hommes ne s'en rendraient pas compte, et c'est égal. Bach est convaincu que ses premiers auditeurs sont les anges dans le ciel, et il lui importe peu qu'on le sache ou qu'on l'approuve. Les humains ont aussi droit d'entendre cette musique, elle leur sera profane s'ils la veulent qualifier ainsi. Pourtant cette étroite terminologie binaire supposerait qu'une œuvre sans référence au monde religieux n'aurait rien à dire du sacré, ou, plutôt, qu'une prétendue musique sacrée n'aurait pas de connivence avec le profane. Le vocabulaire catégoriel et mesquin n'est d'ailleurs pas vraiment celui de ce début du XVIII^e siècle. L'intention, la destination fonctionnelle et les codes marquent seuls la différence.

Car Bach, ce faisant, honore ses semblables. Bach est humain, et cela ne le rabaisse d'aucune façon quand il écrit et joue pour les hommes. Il paraît convaincu qu'il y a une parenté entre les anges et les hommes, et le concert, de quelques formes qu'il s'exprime, en liturgie ou à la Cour, range les uns et les autres au même auditoire. Tantôt les anges paraissent premiers servis, tantôt les humains. Au fait, non, ce sont toujours les humains qui écoutent ou n'écoutent pas, en église, au palais ou au café, à l'école et en famille. Simplement, les anges y sont aussi, et sans faire de bruit, avec le seul murmure de leur *Gloria* éter-

OUVERTURE

nel, et surtout celui de la Nativité, ils assistent au mûrissement du recueillement et de la composition. Ils ont entendu, avant nous, ce que dans son intelligence, son cœur, son âme et son esprit, Bach a reçu et conçu. Et Bach aussi aime leur secrète visite. Elle le place devant Dieu.

Puisque, dans sa nouvelle fonction, les ecclésiastiques, intermédiaires du ciel vers la terre, ne régissent pas la musique, puisqu'il n'y a pas d'autorité d'Église pour dire ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qu'il faut faire ou ne pas faire, Bach sera heureux à Köthen. Dieu l'a certainement décidé, Sebastian sera heureux. Avec Dieu, et avec les humains.

Le troisième jour

Il naquit en ouverture du printemps de l'an de grâce mil six cent quatre-vingt-cinq. Ce jour-là, samedi 21 mars du calendrier julien, quatre trompettes de la ville princière d'Eisenach, sous la direction de Johann Ambrosius, le père de l'enfant et responsable de cette prestation quotidienne, jouèrent, selon le règlement municipal, un air de cantique spirituel, du haut de la tour de l'hôtel de ville, à dix heures le matin et à cinq heures l'après-midi.

Nul témoignage ne nous en est parvenu, mais ce fut probablement un de ces chorals dont Bach, familier de ce répertoire, ajusterait la mélodie et les paroles à ses monumentales et sublimes passions pour le vendredi saint.

Puisqu'on était dans la période des quarante jours précédant la fête de Pâques, le Carême, dénommé en allemand *Passionzeit*, « temps de la Passion », les musiciens d'Eisenach ne firent

entendre à l'église, le lendemain dimanche, aucune musique avec instruments. Les fidèles chantèrent les cantiques et le pasteur la liturgie, comme si cette austérité avait marqué, avec les seuls chants de l'Église, l'attente d'un maître. On ne chanta pas le *Gloria in excelsis Deo* (« Gloire à Dieu au plus haut des cieux »), ni en latin, ni en allemand (*Allein Gott in der Höh' sei Ehr*), ainsi qu'on en fait encore aujourd'hui le jeûne, en quelque sorte, durant ces semaines spécifiques de la liturgie, chez les luthériens comme chez les catholiques, tandis que les anges, dans le ciel, n'en interrompent certainement pas l'acclamation.

Mais c'était également l'arrivée du printemps. Aussi, outre la fanfare du beffroi et en plus des chœurs liturgiques sobrement entonnés dans l'église paroissiale, et du *Gloria* des anges « au plus haut des cieux », le chant des oiseaux de la forêt de Thuringe, toute proche de la maison natale, salua-t-il ce double avènement. La retenue musicale, pour ne pas dire l'abstinence, du *Passionzeit* n'empêcha pas que sa naissance fût environnée d'harmonie et de voix chantantes, mais ce fut comme si, à l'avance, on avait voulu dignement l'accueillir, et lui laisser pour plus tard d'orchestrer lui-même les partitions de la terre, et un peu aussi celles du ciel.